



Ronald HUBSCHER, *Les maîtres des bêtes. Les vétérinaires dans la société française (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, Odile Jacob, 1999, 441 p.

Olivier Faure



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ch/201>

DOI : 10.4000/ch.201

ISSN : 1777-5264

Éditeur

Comité historique du Centre-Est

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1999

ISSN : 0008-008X

Référence électronique

Olivier Faure, « Ronald HUBSCHER, *Les maîtres des bêtes. Les vétérinaires dans la société française (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, Odile Jacob, 1999, 441 p. », *Cahiers d'histoire* [En ligne], 44-2 | 1999, mis en ligne le 14 mai 2009, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ch/201> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ch.201>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Ronald HUBSCHER, Les maîtres des bêtes. Les vétérinaires dans la société française (XVIII^e-XX^e siècle), Paris, Odile Jacob, 1999, 441 p.

Olivier Faure

- 1 Le dernier ouvrage de Ronald Hubscher n'est pas seulement un important travail, largement de première main qui retrace sur plus de deux siècles l'histoire précise d'une profession injustement oubliée par les historiens. Il donne aussi du monde vétérinaire une série de tableaux vivants, détaillés (parfois jusqu'à l'excès) qui associent l'histoire des grands noms de la science et de la profession et l'évocation de la vie quotidienne des membres les plus obscurs de la profession. Le livre est aussi construit autour de problématiques fortes, comme celle de la professionnalisation (au sens de la sociologie américaine) celle de la constitution des classes moyennes, celle de l'articulation entre les représentations et les réalités. Comme l'ouvrage aborde, chemin faisant toute une série de questions relatives à l'histoire rurale, à celle de la science, de l'État et de la politique, il devrait donc intéresser un large public, bien au delà des cercles restreints des spécialistes de l'histoire rurale ou de la santé.
- 2 Plutôt que les maîtres des bêtes, titre à mon avis peu judicieux, les vétérinaires sont bien les médecins des bêtes. Jugé péjoratif par les intéressés, ce terme décrit bien leur rôle et met en lumière la parenté de leur histoire avec celle de leurs voisins, les médecins des hommes. Malgré les complexes et les récriminations des vétérinaires, le parallèle entre les deux professions est en effet frappant.
- 3 Partagée entre les empiriques, les hommes de cheval, les maréchaux-ferrants et les médecins, la vétérinaire ne se confond absolument pas avec une profession jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. À ce moment-là ce sont bien les écuyers (à plusieurs reprises Ronald Hubscher laisse entendre combien passionnante pourrait être une histoire de l'équitation) qui jouent le rôle déterminant dans la naissance de la science et de la profession vétérinaire. À l'image du lyonnais Bourgelat, écuyer en vogue et homme

bien introduit dans les allées du pouvoir éclairé et dans la bourgeoisie lyonnaise, ils réussissent à s'intégrer dans le monde scientifique au moment où la science se restructure autour de la notion d'observation. Observateurs avant l'heure et par nécessité, comme les chirurgiens, les hippiatres se trouvent mieux armés que les empiriques et les médecins pour maîtriser les données de la science nouvelle. Cependant, le savoir est peu de choses sans le pouvoir. Profitant de ses nombreux réseaux, écartant injustement et brutalement des concurrents comme Lafosse, Bourgelat obtient un véritable monopole de l'enseignement vétérinaire, méritant bien le titre de fondateur de la profession. La leçon de Bourgelat, sachant allier savoir et pouvoir ne sera pas oubliée.

- 4 À partir de là, la profession adopte exactement les mêmes stratégies que la médecine humaine, atteint des résultats voisins, même s'ils sont moins brillants et plus tardifs. Comme sa voisine, la profession vétérinaire se construit d'abord dans la dénonciation d'ennemis communs dont les méfaits, réels ou supposés fondent un esprit de corps et justifient des revendications sans cesse plus ambitieuses. Les empiriques, les maréchaux-ferrants, soutenus par des ruraux uniformément présentés comme des obscurantistes, sont bien sûr la cible principale des vétérinaires. Si le procès est parfois injuste et les relations sur le terrain plus accommodantes que ne le laissent supposer des discours enflammés, la dénonciation des empiriques permet de revendiquer le monopole de la médecine des animaux pour les diplômés des écoles vétérinaires. Si les autorités locales et les juges sont longtemps tolérants (voire complices) envers ces empiriques, comme ils le sont pour les officiers de santé mal diplômés et les bonnes sœurs, le pouvoir politique, après de multiples hésitations finit par se laisser convaincre et édicte le monopole en 1938, 135 ans après avoir accordé partiellement la même faveur aux médecins des hommes. L'un des moyens utilisés pour justifier ce monopole est bien sûr la qualité scientifique sans cesse accrue des vétérinaires sortis des écoles. Là tout est fait pour augmenter le niveau intellectuel quitte à multiplier les barrières sociales. Essentiellement pratiques, largement ouvertes pratiquant presque une sélection sociale à rebours, les écoles vétérinaires ne sont bientôt plus accessibles qu'aux bacheliers et aux lauréats de concours de plus en plus difficiles, condamnés par la suite à des cursus de plus en plus complexes semés d'examens de plus en plus nombreux. Comme on pouvait s'y attendre le nombre de candidats refusés augmente et le profil des reçus passe de la bourgeoisie populaire et du monde paysan à la petite ou moyenne bourgeoisie. On n'est pas obligé de suivre Ronald Hubscher lorsqu'il semble se réjouir de cette évolution, raille la pédagogie originelle très pratique et peu formelle et justifie par les progrès des sciences la montée des exigences académiques. Certes il n'est pas question de nier que cette évolution a permis à des vétérinaires (en particulier les Lyonnais Chauveau et Arloing) de briller en bactériologie, de lancer des campagnes de vaccination du bétail, de s'intéresser à la tuberculose et de pénétrer les enceintes des académies et des sociétés savantes. Néanmoins on peut regretter que la profession vétérinaire ait renoncé à son rôle dans la promotion sociale du monde paysan et des petites élites rurales, accentué par un système de bourse (très comparable à celui mis en place pour... les élèves sages-femmes). On peut aussi se demander si, de plus en plus éloignés des ruraux par leurs origines sociales et géographiques, par leur formation universitaire, les vétérinaires ont vraiment pu jouer ce rôle " d'instituteur de l'agriculteur adulte " que certains revendiquaient. On retrouve ici la même problématique et le même choix que celui fait à l'encontre d'officiers de santé proches du peuple, recrutés dans les premières années du XIXe siècle. En fait, il semble que le

vrai but n'était pas là. L'augmentation de la qualification sert d'abord à réduire le nombre des vétérinaires et à mettre fin à " l'encombrement " (nous dirions aujourd'hui la pléthore ou on parlerait de démographie galopante) de la profession que les vétérinaires, comme les médecins, dénoncent à tout propos même lorsque les effectifs sont étiés (deux cantons sur trois dépourvus de vétérinaires au milieu du XIXe siècle). Le même corporatisme étroit, tout entier centré sur la défense des positions acquises et nourri de mythes, se retrouve dans l'attitude de la profession face à l'État. Alors que celui-ci cède aux revendications des vétérinaires et permet à un grand nombre d'entre eux de mieux vivre grâce aux multiples fonctions créées dans les services d'hygiène vétérinaire, les syndicats professionnels dénoncent les risques du fonctionnarisme. Pour forger l'image d'une profession décidément mal aimée, il ne reste plus qu'à monter en épingle le mépris des élites sociales et littéraires pour les vétérinaires, à montrer du doigt les pharmaciens eux aussi soucieux de ne rien lâcher de leur monopole. On comprend mieux, au vu de cette amertume constamment entretenue, les tentations corporatistes de l'Entre-deux-guerres et l'accueil favorable fait à Vichy et à son ordre des vétérinaires. Le dernier élément de la stratégie est là aussi identique à celui des médecins. Après avoir construit l'image d'une profession malheureuse, agressée de toute part par des ennemis farouches, il faut serrer les rangs et masquer les différences internes pourtant bien réelles. Les écoles, avec leur discipline de fer et leur esprit de corps, les associations puis les syndicats, précocement constitués et unifiés jouent parfaitement ce rôle que complètent des cérémonies diverses et nombreuses dont la mission est d'exalter les grands ancêtres et de donner naissance à une conscience professionnelle. Sur tous ces éléments, la démonstration de Ronald Hubscher est éclatante même s'il tend parfois à s'identifier au discours officiel de la profession et minimise le côté mythique des périls dénoncés.

- 5 Au total, malgré ce lamento permanent que les vétérinaires partagent avec les médecins et les pharmaciens, ceux là, comme ceux ci tirent assez bien leur épingle du jeu social. S'ils n'arrivent pas au même niveau que les médecins, leurs revenus sont depuis longtemps honorables et, depuis peu confortables. Leur rôle politique, pour être modeste, n'est cependant pas négligeable. Tout ceci, à quoi il faut peut-être ajouter les angoisses actuelles et le développement des animaux de compagnie, que Ronald Hubscher mentionne un peu rapidement, explique que la profession soit devenue attractive malgré les concurrences, les menaces de l'agro-alimentaire, la moindre considération d'éleveurs mieux formés pour la science et le personnage du vétérinaire. Là aussi le texte de Ronald Hubscher peut paraître un peu pessimiste et pas tout à fait distancié par rapport au discours de la profession.
- 6 Comme les médecins, les vétérinaires ont réussi à asseoir leur place sociale bien avant d'être techniquement efficace et utilisé par l'ensemble des éleveurs. Dans cette promotion, le rôle des stratégies de la profession organisée et l'utilisation habile qu'elle a su faire du discours de l'injustice a joué un rôle essentiel. Cette construction et cette utilisation d'images très éloignées des réalités paraît une piste intéressante pour l'histoire des professions libérales et des classes moyennes.
- 7 À côté de cette passionnante histoire de la construction d'une profession, l'ouvrage de Ronald Hubscher ouvre des pistes et jette des coups de projecteur sur toute une série de phénomènes passionnants. Après ce premier panorama de la profession on souhaiterait que d'autres études nous fassent vivre dans le quotidien de ces vétérinaires, de leurs clients, de leurs concurrents et nous introduisent dans les relations forcément

complexes qui les liaient, non seulement dans les campagnes du XIXe mais aussi dans les villes du XXe siècle. Il y a là pour la toute jeune histoire des relations entre l'homme et l'animal ainsi que pour la plus ancienne histoire rurale des pistes à suivre. Toujours dans l'histoire rurale, on aimerait en savoir plus sur les professeurs d'agriculture, les instituts d'agronomie et les ingénieurs agronomes (autres " bêtes noires " des vétérinaires). Chemin faisant, on en apprend aussi beaucoup sur la férocité des mœurs universitaires qui ravagent les écoles vétérinaires du XIXe siècle et pas seulement elles. Au terme de sa carrière universitaire, Ronald Hubscher est à la fois lucide lorsqu'il décrit ce milieu dans lequel " le langage mesuré mais acéré est d'usage courant pour exprimer une mésentente que l'on affiche cordiale " et à juste titre amer lorsqu'il conclut que " l'image qu'un individu renvoie de lui même pèse finalement plus sur sa carrière professionnelle que sa valeur scientifique ". Aussi, pour conclure ce compte rendu évoquera-t-on non pas Bourgelat, Quivogne ou Chauveau mais le Lyonnais Saint-Cyr qui malgré sa grande valeur scientifique unanimement reconnue n'en mena pas moins une carrière sans éclat. Il est vrai que selon son biographe " il était bon jusqu'à la faiblesse, il avait le mépris de l'intrigue et le dédain des vanités sociales... il ne savait ni se faire craindre ni se faire valoir, ces deux moyens des arrivistes ". Ne serait ce que pour avoir compté en leur sein de tels hommes (mais ce n'est pas la seule raison), les vétérinaires méritaient bien ce grand livre.